Mention spéciale

Winifred

Mes paupières s'éveillent, mes pupilles virevoltent. Ces murs sont blancs et couverts de photographies. Je crois avoir oublié *quelque chose*, je crois que ces scènes figées en contiennent des fragments. *Quelque chose* est mauvais, *quelque chose* m'entoure, m'accule dans mon esprit. Mes yeux s'agitent, ma tête tourne, mon souffle retentit. Cette brume noire couvre toutes les issues de mes pensées, elle souhaite m'obliger à savoir *quelque chose*. Je me tortille, je gigote entre ces draps-serpents étouffants. Je chus de mon lit pour aller à la rencontre du tapis.

Dès que je vois ce bouquet de fleurs, ces chrysanthèmes jaunes fiers d'avoir dérobé au soleil l'éclat de ses rayons qui investissent ma chambre, je sens que la noirceur recule quelque peu. Je prends alors une bouffée d'air qui ne me fait aucun bien, puis je me tords le cou et observe ces photos qui me permettront de faire fuir l'obscurité qui me paralyse. Partout, il y a des petites personnes exhalant le bonheur et la tendresse, l'amitié ou bien la complicité. Il y a des sourires et des joues rougies, des regards pétillants et des rires muets. J'y trouve aussi des détails qui me parlent – un vieux chêne dénudé de feuilles, des beignets dorés enrobés de sucre et la façade colorée d'une maisonnette qu'une vieille dame est en train de peindre – et des détails qui se taisent – une main féminine tenant un pinceau et des yeux gris, par exemple. Ces derniers détails font gronder *quelque chose* et j'ai peur qu'il ne m'agresse, j'ai peur de m'en souvenir.

J'identifie quelqu'un sur ces images. À l'instant où son nom surgit dans mon esprit, mes craintes disparaissent et *quelque chose* se volatilise. Je me relève lentement et contemple mon sourire dans la petite glace qui émerge d'entre les clichés.

- Winifred, je murmure avec joie.

Je fais automatiquement le lien entre ce doux prénom et le bouquet de fleurs. Sur les photos, je suis toujours en compagnie d'elle, femme aux cheveux blonds et iris bruns, pareils aux miens. Aujourd'hui, c'est un jour important, c'est son anniversaire. *J'entends les murmures de la noirceur, je sens sa caresse glacée et elle chantonne en boucle, d'un ton lugubre, un «joyeux anniversaire»*. Je cligne des yeux et je contemple ma mine assombrie. Non, il ne

faut pas se laisser tromper par ces voix pernicieuses ! Aujourd'hui, c'est l'anniversaire de ma sœur adorée et je compte bien aller lui donner ces fleurs moi-même !

Alors que les secondes passent et que je me mets à la recherche de vêtements qui ne susciteront pas de honte chez ma sœur, je m'interroge sur ces murs blancs et sur cette chambre emplie d'éléments inconnus. Où suis-je ? C'est un endroit méconnu, un foyer qui n'en est pas un. Une prison parée de fausses familiarités – cette kyrielle de photographies – censées m'inspirer confiance et réconfort. Une geôle où les ténèbres me confinent et me torturent, essayant encore et toujours de me montrer *quelque chose* !

Mes mouvements se font empressés et désordonnés. Je dois vite partir, sinon elles m'avaleront et m'auront à leur merci. En vitesse, je m'accoutre de nuances variées et qui sont incertaines de leur degré d'agencement, puis je visite mes toilettes pour répondre à quelque besoin naturel. Malgré mon anxiété, je laisse mes cheveux saluer mon peigne pendant quelques instants, par égard pour ma sœur. J'ai l'impression que ces secondes que j'ai utilisées ont été trop longues, puisqu'alors même que je me rue vers la porte, mes chrysanthèmes d'arrogance solaire en main, les meubles hostiles se cognent contre mes coudes et mes orteils.

Je suis soulagé de quitter cette pièce possédée par le *quelque chose*. Hélas, derrière la porte, je découvre un dédale opalescent percé à intervalles réguliers de fenêtres. Tout s'y ressemble, sauf les gardiens hommes et femmes qui affichent tous des mines surprises ou stupéfaites en m'apercevant. Croyaient-ils donc que je resterai enfermé ici éternellement ? Je marche un petit moment, puis je trouve les portes de vitre qui laisse passer une vision de la liberté. L'homme de l'accueil me laisse les franchir sans exiger qu'on ne m'arrête et n'a qu'un simple hochement de tête, les yeux fixés sur le bouquet que je blottis contre ma poitrine.

Dehors, je continue d'avancer jusqu'à traverser un portail et à me retrouver les pieds sur un trottoir. Le soleil a certainement été intimidé par le comportement impertinent de mes fleurs, puisque ses rayons suffisent à peine à réchauffer la matinée. Planté au beau milieu de la circulation piétonnière, je me questionne sur ma destination. Où est Winifred ? Elle n'est plus chez maman, elle est dans sa petite demeure douillette, là où elle aime se réfugier en paix. Cette pensée affole mon cœur qui semble tout d'un coup pomper un sang de

mélasse. J’ai l’impression que *quelque chose* circule à l’intérieur de moi-même, qu’il cherche à atteindre ma cervelle, qu’il cherche à me rendre *fou.*

Non, rien de tout cela n’est vrai. Je ne deviendrai pas *fou*, puisque *quelque chose* ne peut pas planter ses griffes en moi. Il n’est pas ici, dans cette rue baignée de soleil, il est dans cette cellule blanche aux innombrables photographies inconnues ! Winifred n’est pas dans un refuge en paix, elle est chez maman, parce que le jour de son anniversaire, maman lui prépare des beignets qu’elle saupoudre de sucre à glacer. Moi, je vais suivre ce trottoir et il me mènera à elles !

Je fixe mes pieds qui se meuvent, préférant détailler la saleté du béton plutôt que les visages curieux et étonnés des passants. Ils semblent peut-être inoffensifs et avenants, mais je sais que la sournoiserie se cache derrière leurs traits amènes. Leur ombre à eux tous avalent la lumière et surtout veulent corrompre la mienne. Elles sont complices du *quelque chose*. Je le sais, tout comme je sais que les yeux de Winifred sont d’un marron clair, celui qui se rapproche de la couleur des noisettes. Mes mains tremblent et les fleurs qu’elles tiennent deviennent des ancres apaisantes. Je n’aurais pas dû me fier à ce trottoir ; sa souillure était visiblement un signe de sa malhonnêteté. Le voilà qui prend fin, me laissant face à un petit parc de verdure où sont disséminés quelques grands arbres sillonnés de quelques chemins de rocaille. En périphérie de l’un de ses derniers, il y a une table de pique-nique, vieille et usée, ainsi qu’une femme de dos, jeune et belle. Mes yeux s’écarquillent et je laisse échapper un cri de joie.

- Je te cherchais !

La femme blonde, ma sœur, se retourne et me lance un coup d’œil surpris. C’est un sentiment réciproque quand je remarque à quel point elle a changé. Depuis combien de temps ne l’ai-je vue ? N’était-ce pas il y a un mois, ou deux ? Je me surprends à voir ses cheveux coupés aux épaules d’un blond tirant sur le châtain. Auparavant, elle possédait une chevelure dorée lui arrivant au milieu du dos. Je déglutis en voyant ses iris gris. Porte-t-elle des lentilles colorées ?

- Nikolas ? Qu’est-ce que tu fais ici ?

Sa voix n’est pas celle du cristal d’autrefois, elle aussi a changé. Ses tessons cristallins étaient jadis mélodieux et doux, alors qu’aujourd’hui ils sont stridents et coupants. Il m’évoque *quelque chose* et mon sourire se fige.

- Nikolas ?

Je dirige lentement mon regard vers elle en lui présentant mon bouquet de chrysanthèmes.

- Je voulais te donner ton cadeau en mains propres.

Elle les détaille longuement, sans faire un mouvement pour les saisir. Je crois distinguer des perles brillantes dans son regard, mais peut-être ces éclats argentés sont-ils des reflets de lumières et de ténèbres. Le silence pèse et les secondes s’écoulent. Son immobilité fait reculer le bouquet vers ma poitrine. Je serre les fleurs chagrines contre mon cœur, à la fois pour les consoler, elles, et pour me conforter moi.

- Ce sont tes fleurs préférées, les chrysanthèmes, non ? Alors pourquoi tu n’en veux pas ?

Elle est toujours aussi silencieuse. Je tremble parce que le soleil – *et son regard* – ne me réchauffe pas. Je ne peux pas supporter ce mutisme et ce rejet un instant de plus.

- Pourquoi me donner des fleurs, Nikolas ? Pourquoi aujourd’hui ?

Dans mon esprit, ses questions se fraient un chemin de manière brutale. Je sens qu’elles s’agrippent et qu’elles me marquent d’une noirceur malfaisante. Des mots empreints d’angoisse et de panique se précipitent hors de ma bouche à toute vitesse.

- C’est ton anniversaire, Wini, et je ne l’ai jamais oublié ! C’est un jour tellement important ! On va repartir ensemble chez maman pour manger les beignets qu’elle a préparés et tu ajouteras une nouvelle marque sur l’écorce du vieux chêne, comme tu le fais chaque année. Tu sais déjà tout ça et tu sais que maman déteste que l’on arrive en retard. On devrait partir maintenant, Wini. Il ne faut pas contrarier maman puisqu’elle risque de…

Je n’achève pas mon monologue, car une goutte scintillante dégouline le long de sa joue. Elle se détourne vivement de moi et s’appuie contre la table de pique-nique devant elle, mais j’ai eu le temps de voir les émotions dans ses yeux.

- Nikolas, je ne suis pas Winifred. Elle…elle ne fêtera plus jamais son anniversaire et vous n'irez plus jamais à la maison de votre mère. Tu l'as oublié, tu l'oublies à chaque fois que je te le dis.

Je reconnais les mots que la non-inconnue, mon ex-fiancée, murmure. Elle me les a dits à de nombreuses reprises, toujours avec ces larmes dans les yeux. Je ne veux pas chuter à nouveau dans ce gouffre désespérant, je ne veux pas à nouveau connaître la vérité dans son entièreté. Je sais que les mots qu'elle prononcera par la suite m'affligeront et provoqueront une infinie douleur en moi.

Je pars en courant, vers la maisonnette des photographies – celle que la vieille dame, ma mère, peignait. Mon esprit ignore où me guide mon corps, mais mes souvenirs enfouis savent que c'est bonne direction. Je sème derrière moi des pétales jaunes éclatants, témoins du tourbillon d'émotions qui me déchirent. Mon souffle est haletant, mon cœur souffre. Mes pensées sont vierges, entourées de l'obscurité. Elle m'a attrapé pour de bon, mais elle attend que j'arrive à destination pour libérer *quelque chose.*

J'y suis. *Quelque chose* me poursuit, je le fuis et *quelque chose* me rattrape à chaque fois, ici, devant cette vieille maisonnette trop colorée. Ce jour-là, c'était son anniversaire. Nous allions partir tous les deux, j'étais dehors, j'avais laissé la porte d'entrée ouverte. Je lui ai crié de se dépêcher. J'ai entendu le début de sa phrase – *Niky, tu pourrais…*-, puis un bref cri a résonné et un vacarme horrible a retenti. Je l'ai vue, en bas des escaliers menant au premier étage, directement devant la porte d'entrée, sa magnifique chevelure formant un halo autour de sa tête, camouflant sous son épaisseur l'angle anormal de son cou. Un bête accident que je continue de nier, encore et encore. La mort de ma sœur, sous mes yeux horrifiés, sans que je ne puisse rien y faire. Je voudrais tellement que *quelque chose* ne soit pas la réalité !

Je suis à genoux, en train de pleurer tout le chagrin que contient mon corps quand je sens une main sur mon épaule. À travers mes larmes, je discerne une chevelure blonde.

- Winifred, je chuchote, en fermant les yeux. Tu es bien vivante, Wini, pas vrai ?

Un silence, puis une voix ni mélodieuse, ni douce, répond.

- Vous avez le sédatif ? Vous allez le ramener à la clinique ?

Je rouvre les yeux et je vois la femme du parc, accompagnée de l'un des geôliers. Mon ex-fiancée me sourit tristement, puis je sens une aiguille s'enfoncer dans mon bras.

- Wini est encore vivante, Nikolas. Mais seulement dans ta tête.

Dans ce sommeil qui n'en est pas un, je n'ai pas besoin de fuir, puisque dans mes rêves, Winifred est toujours vivante.

Cindy Boudreault

École Jean-Gauthier (Alma)